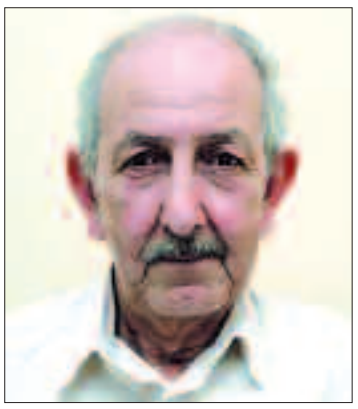
Le Soir
PANORAMA

LETTRE DE PROVINCE

Un pays à bout de nerfs



Par Boubakeur Hamidechi
hamidechiboubakeur@yahoo.fr

Entendons-nous bien, il ne s'agira pas ici d'évoquer l'imminence du fameux match de football, mais d'autres menaces qui risqueront de surprendre d'autres soirs, plus lointains certainement, que celui du 14 novembre.

A cet «avertissement» de journaliste, nous sentons déjà sursauter, à partir de leurs confortables certitudes de rentiers, tous ceux qui n'y verraient dans ce commentaire que l'insignifiance de quelques cassandres en mal de prédiction ! Un boutefeu armé d'une plume et «carapacé» dans le ressentiment.

Quel renversement de perspective au moment où la presse, qui observe et rapporte fidèlement, s'accorde pour noter que le pays est tendu à rompre. Il est au bord d'une grave crise de nerfs qui prélude, si celle-ci n'est pas soignée dans l'urgence, de la montée des houleux marais sociaux. De ceux qui, après leur passage, laissent d'irréparables dégâts.

A se rappeler leur engouement flatteur du passé, l'on peut comprendre que cette cohorte d'enrôlés dans les fonctions de pompiers s'efforceront d'abord de taire la critique. Tout n'est pour eux que rumeur malveillante et qu'il n'est de vérité que dans la «parole officielle». Or, étonnamment, c'est de celle-ci que manque l'Etat pour rassurer. Et ce ne sont pas les quelques loufoques assertions d'un Premier ministre, longtemps invisible et de moins en moins loquace, qui feront baisser la grande fièvre. Celui qui, récemment, s'est distingué sottement en commentant l'affaire de Diar Echems, n'aurait-il pas dû commencer par dialoguer avec ceux qui interpellaient violement l'Etat ? «L'émeute ne règle rien», disait-il en guise de condamnation sauf qu'il oublie qu'il y a autant, sinon plus, de culpabilité dans le silence incompréhensible de l'Etat qu'il ne veut l'admettre.

En responsabilité politique, l'on ne peut déroger au devoir d'écouter, de réagir publiquement, d'arbitrer ponctuellement les conflits sociaux et de clarifier par la négociation la moindre discordance. Plus personne au sommet de l'Etat ne le fait ou tout au moins ne désire en rendre compte à l'opinion.

Depuis avril dernier, le sommet du pouvoir s'est retiré dans un dangereux bunker, d'où ses échos se font rares. Un désengagement rampant qui fait peur au pays et mal à sa crédibilité. Qu'il feigne d'ignorer qu'il existe un distinguo tranché entre une présence de tous les instants à la barre et la navigation à l'estime ne le rend pas plus subtil dans sa démarche.

Cette dernière serait plutôt la source de tous les délitements des institutions. Entre la rectitude éthique, qui contraint ceux qui gouvernent à assumer pleinement et publiquement leurs charges, et le dévoiement des fonctions, qui poussent en permanence à la gestion secrète des carrières, il semble que l'on ait choisi actuellement de se cantonner dans cette dernière. Il est vrai que la première pèse d'un trop lourd fardeau d'abnégation pour de si frêles épaules politiques au moment où les nuages s'amoncellent.

A l'exception de quelques proches, nul ne sait dans quel état d'esprit est actuellement le chef de l'Etat et comment il compte remédier au désenchantement national. Pour avoir exigé et obtenu, grâce au dernier amendement constitutionnel, l'abrogation du poste de chef du gouvernement, n'est-il pas dans l'obligation d'assumer seul l'échec notoire de ce gouvernement ? Même s'il refuse toujours de s'exprimer sur le sujet et qu'il privilégie un hautain détachement vis-à-vis des questions d'intendance de l'Etat, il ne peut durablement maintenir un tel statu quo à ses côtés et dans le même temps exiger que l'on épargne l'image d'un régime qu'il incarne.

Six mois après sa réélection, n'est-il pas encore là à cultiver les équilibres des clans en laissant la bride lâchée à de nombreux ministres ayant échoué plus d'une fois ? Au moment où sur le front social, une série de débrayages sont annoncés et que le recours aux émeutes destructrices n'est pas exclu, il s'abstient de s'exprimer.

Quand de toutes parts lui parviennent des appels au changement radical (celui de son propre style et de ses commis) et qu'il n'y a aucun retour d'écoute, comment interpréter cette «glaciation» au sommet ?

L'usure, après dix années de pouvoir, serait une explication, mais qui ne se suffirait pas à elle-même faute de l'avoir mise en perspective avec le personnage lui-même. Connu et reconnu pour ses qualités de tribun, a-t-il encore la vigueur pour convaincre par le discours quand beaucoup de ses promesses ont été oubliées par lui ? Lui, justement, qui par intelligence politique ne s'abuse pas sur l'origine de sa longévité au pouvoir, comprend désormais que ses atouts d'hier sont inopérants. Aussi s'est-il subtilement converti à la vertu de la parole rare afin de lui donner la solennité des oracles. Déjà qu'il n'a jamais été enclin à s'adresser fréquemment à la nation et accessoirement converser avec la presse indigène, le voici qu'il opte pour une réserve de monarque à l'abri des contingences. Prendre de la hauteur rime chez lui avec distance, ce qui à l'évidence est une grossière erreur. Dans un pays fébrile où l'odeur de poudre menace d'asphyxier les villes et les villages, il y a toujours un moment crucial où, tout grand prince que l'on soit, l'on est en devoir de quitter son ermitage et de parler.

Comme l'écrivait avec unepointe d'ironie féroce un publiciste de renom[1], dont il se prévaut de son amitié : «Lorsqu'on exige d'un peuple le devoir de seulement obéir dans son intérêt, pourquoi s'étonner alors qu'un jour il en vienne à revendiquer son droit à l'ingratitude ?». Et de conclure avec une componction voulue : «... A méditer !».

Quoi de mieux qu'un conseil d'ami pour déciller le regard ?

B. H.

(1)- Jean Daniel, directeur du *Nouvel Observateur* et a été fait docteur honoris causa de l'Université d'Alger en 2005 sur la demande du président Bouteflika, au moment, où le journaliste Benchicou purgeait une peine de prison inique.

Le Soir sur Internet :
http:www.lesoirdalgerie.com
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com
hlaalam@gmail.com

Du livre à la boucherie et au carnage !

Commission ad hoc de lutte contre la corruption. Où va-t-elle élire domicile ? Dans l'ancien siège de…

… Khalifa

La discussion s'était franchement engagée avec cet homme. Très agréable. D'autant plus que le sujet, la disparition des espaces de lecture dans nos villes et villages, m'intéressait au plus haut point. Mon interlocuteur, universitaire chevronné et bardé de diplômes, avait plusieurs théories là-dessus. J'en avais aussi quelques-unes. Et je dois bien avouer que le fait de les confronter amicalement m'a réconcilié avec l'échange entre êtres humains civilisés. Car oui, si ce n'est pas le seul problème qui nous mine sur cette bonne terre d'Algérie, il reste que la disparition progressive et massive des bibliothèques municipales est un véritable drame. Surtout dans ce qu'il induit ensuite comme conséquences sur le niveau scolaire, sur l'ouverture d'esprit de nos potaches ou encore sur leur culture générale. Mon vis-à-vis, toujours sur le ton courtois et en même temps impliqué de l'échange discursif, évoqua ce temps pas si lointain où, jeune lycéen, il allait s'approvisionner en livres dans la bibliothèque de son quartier. Un lieu qu'il évoquait avec beaucoup d'émotions, la larme à l'œil ou presque. Au-delà de l'aspect strictement émotif, il me rappela un fait sur lequel nous étions parfaitement d'accord lui et moi : on lit beaucoup moins aujourd'hui, surtout dans la jeune tranche d'âge. Quoi qu'il en soit, je passais là, avec cet interlocuteur un bien agréable moment. Jusqu'à l'instant où, arrivant à notre hauteur, une connaissance commune, un ami nous apostropha avec cette question : «Et le 14 novembre, qu'est-ce que nous allons faire contre l'Egypte ?». J'ai alors assisté en direct-live, aux premières loges, à une mutation génétique extraordinaire, difficile à décrire fidèlement tant elle dépasse l'entendement. Mon interlocuteur, qui évoquait il y a cinq minutes à peine avec douceur et sur un ton docte et savant le sort malheureux des espaces de lecture dans nos villes et villages et qui analysait avec une rigueur toute scientifique l'apport du livre dans l'équilibre civilisationnel d'une nation et d'un peuple, se transforma brutalement en guerrier fou. La bave aux commissures des lèvres, les yeux soudain injectés de sang, les mains tremblantes, la lippe agitée de frémissements de plus en plus saccadés et inquiétants, il lança en guise de réponse à celui qui venait de nous apostropher : «Les Egyptiens ? On va les massacrer chez eux. On va leur marcher dessus. On va en faire de la charpie. Ce n'est pas par deux ou trois buts qu'on va les battre, mais sur un score de basket-ball. Ils s'en souviendront longtemps de la raclée qu'on va leur administrer à ces *pseudos* Oum eddenya. Et y a pas de solidarité et d'union arabe qui tienne ! On y va pour les pulvériser ! A mort Lem'ssaroua!». Je dois dire qu'en tant que témoin de cette mutation génétique, j'ai un peu mieux compris l'apport des bibliothèques et des livres dans l'éducation et le déséquilibre profond que leur disparition avait provoqué chez nous. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

www.tacervellesarrete.blogspot.com